

Commentaire linéaire

Sermon sur la mort de Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704)

Mise en contexte : Bossuet, un des plus grands évêques français du XVII^e siècle, est connu pour la pureté de sa langue qu'il déploie dans ses œuvres comme les célèbres oraisons funèbres (celles d'Henriette d'Angleterre ou du Grand Condé) ou encore les sermons. Alors qu'il n'est encore que prêtre mais déjà fort remarqué pour son talent oratoire, il est invité par le jeune roi Louis XIV à prononcer les prédications du carême 1662, au Louvre, devant la Cour. C'est ce que l'on appellera *Le Carême du Louvre*. Parmi ses sermons, celui sur « le mauvais riche » ou encore celui sur « la mort » ont beaucoup impressionnés l'auditoire. Ce dernier a été prononcé le mercredi 22 mars. C'est une méditation à partir du passage de l'évangile de Saint Jean (chapitre XI) sur la résurrection de Lazare, l'ami de Jésus. En voici le texte :

Extraits du chapitre XI de l'évangile de Saint Jean

Il y avait quelqu'un de malade, Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de Marthe, sa sœur. Or Marie était celle qui répandit du parfum sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux. C'était son frère Lazare qui était malade. Donc, les deux sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » En apprenant cela, Jésus dit : « Cette maladie ne conduit pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié. » Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare. [...] Après ces paroles, il ajouta : « Lazare, notre ami, s'est endormi ; mais je vais aller le tirer de ce sommeil. » [...] À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie était tout près de Jérusalem – à une distance de quinze stades (c'est-à-dire une demi-heure de marche environ) –, beaucoup de Juifs étaient venus reconforter Marthe et Marie au sujet de leur frère. Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Elle répondit : « Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui viens dans le monde. » Ayant dit cela, elle partit appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : « Le Maître est là, il t'appelle. » Marie, dès qu'elle l'entendit, se leva rapidement et alla rejoindre Jésus. Il n'était pas encore entré dans le village, mais il se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient à la maison avec Marie et la reconfortaient, la voyant se lever et sortir si vite, la suivirent ; ils pensaient qu'elle allait au tombeau pour y pleurer. Marie arriva à l'endroit où se trouvait Jésus. Dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand il vit qu'elle pleurait, et que les Juifs venus avec elle pleuraient aussi, Jésus, en son esprit, fut saisi d'émotion, il fut bouleversé, et il demanda : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils lui répondirent : « **Seigneur, viens, et vois.** » (*Domine, veni et vide.*) Alors Jésus se mit à pleurer. Les Juifs disaient : « Voyez comme il l'aimait ! » Mais certains d'entre eux dirent : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir ? » Jésus, repris par l'émotion, arriva au tombeau. C'était une grotte fermée par une pierre. Jésus dit : « Enlevez la pierre. » Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il sent déjà ; c'est le quatrième jour qu'il est là. » Alors Jésus dit à Marthe : « Ne te l'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. » On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je le savais bien, moi, que tu m'exaucas toujours ; mais je le dis à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. » Après cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Et le mort sortit, les pieds et les mains liés par des bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. » Beaucoup de Juifs, qui étaient venus auprès de Marie et avaient donc vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui.

Bossuet met en exergue, au début de son sermon la phrase (surlignée en gras) « **Domine, veni et vide** », puis commence ainsi : « Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre ? » Il

faut bien reconnaître que cette entrée en matière est provocatrice et même un peu ironique. Mais il ne cherche pas à flatter la cour mais à provoquer une conversion salutaire en lui mettant sous les yeux le spectacle d'un cadavre, celui de Lazare, qui est en fait celui de chacun de nous. Le passage que nous étudions est la fin du premier point du sermon, la partie la plus sombre, qui veut montrer la nature humaine déchue et au pouvoir de la mort. Le second point sera plein d'espérance. Voici un passage de son exorde, où il donne son plan : « Accourrez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau de Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencement de vos espérances ; venez voir tous ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni et vide.* »

Vocabulaire :

- « substance » : Terme de Philosophie, Être qui subsiste par lui-même, à la différence de l'accident qui ne subsiste qu'étant adhérent à un sujet. (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1^{re} édition, 1694)
- « nature » : tout ce qui est créé (par opposition à Dieu)
- « envieuse » : jalouse
- « commerce » : trafic de marchandises
- « recrue » : renouvellement, augmentation d'un groupe
- « songe » : « ce qu'on imagine en dormant » (Académie 1)
- « fantaisies » : imagination, idées
- « simulacres » : spectres, fantômes

Mouvement du texte :

Bossuet commence par poser une question métaphysique, qui est en fait une exclamation. Il ne va pas tant définir la vie d'un homme que montrer que ce n'est presque rien au regard de l'histoire, tant chaque vie humaine est brève et face à Dieu, l'Eternel, l'homme l'est encore moins. Pour frapper ses auditeurs, Bossuet use d'images.

1. L. 1 à 6 : Le corps n'est presque rien. La vie humaine est comme un objet façonné par le potier Nature

2. L. 7 à 16 : La durée de ma vie n'est presque rien. La vie humaine est comme un rôle théâtral

3. L. 17 à 23 : Mes pensées ne sont presque rien. La vie humaine est comme un songe

Problématiques possibles :

1. Nous verrons en quoi Bossuet veut détruire toutes les vanités humaines grâce à des métaphores traditionnelles.
2. En quoi ce texte est-il une véritable provocation ?

Commentaire linéaire :

Bossuet pose une question métaphysique mais va-t-il la résoudre ? Oui et non. Il suffit de regarder la toute fin de notre texte, la ligne 23, où il donne une réponse claire mais une réponse quelque peu décalée : « ma substance n'est rien devant Dieu ». De fait, la vie humaine

n'est rien face à l'éternité de Dieu. Tout ce qui se trouve entre les lignes 1 et 23 n'est finalement là que pour montrer que ma substance d'homme n'est presque rien : mon corps, ma durée de vie, ma pensée même. Et pour ce faire, il va user **des images** différentes mais assez proches néanmoins. Bossuet veut montrer qu'une vie humaine est extrêmement brève au regard de l'histoire, de manière à frapper une cour attachée à ses vanités. Il est bien dans son rôle de moraliste.

1. L. 1 à 6 : Le corps n'est presque rien. La vie humaine est comme un bien prêté par l'usurier Nature ou comme un objet façonné par le potier Nature.

Sa première phrase est composée de trois courtes propositions : la deuxième et la troisième ne sont qu'**une variation** plus longue de la première, qui frappe par **sa concision**, à la manière d'**une maxime** : « « J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ». Il crée une antithèse avec les verbes antonymes « entre » et « sortir », qui sont les deux bornes de la vie humaines, la naissance et la mort. Pour l'instant, rien de très original. En revanche, le fait de faire du verbe « sortir » **le complément circonstanciel de but** du verbe « entre » crée **un paradoxe** inouï, qui frise à l'absurdité. Bossuet veut ainsi insister sur la brièveté de la vie, dont le milieu paraît tellement dérisoire entre deux néants, comme il le dira plus loin (l.11-12), qu'il est ici entièrement gommé. **L'adverbe de temps** « bientôt » renforce encore cette idée. En outre, l'utilisation du pronom de **la première personne** « je » rend le discours plus frappant car plus intime : chaque auditeur est visé personnellement et ne peut s'abriter derrière un « nous » collectif. Enfin, les verbes « entre » et « sortir » commencent déjà à **filer la métaphore** théâtrale, qui deviendra explicite au second paragraphe.

La suite de la phrase est **une variation** de la même idée : **la première proposition** reprend la naissance, **la seconde** la mort et le milieu, à savoir le cours de la vie, est toujours absent, puisque **l'adverbe de temps** « après » enchaîne les deux propositions. Si c'est la même chose, pourquoi Bossuet l'écrit-il ? D'abord, il ne fait pas oublier que c'est **un sermon**, donc une œuvre avant tout orale : il faut donc insister sur certaines idées car l'auditeur est vite distrait. De plus, la première formule très condensée surprend et il faut la reprendre en la développant quelque peu afin de l'explicitier. Enfin, **cette reformulation** ajoute cependant quelques éléments : 1/ le verbe pronominal « me montrer » qui prépare la métaphore théâtrale, développée dans le second paragraphe. 2/ la comparative « comme les autres » veut montrer qu'aucun homme ne peut se singulariser mais que c'est le lot commun. Elle annonce aussi l'image théâtrale (l.9-10). 3/ **le verbe au futur** « faudra » ajoute l'idée de nécessité, qui annonce la suite.

Dans un second temps, en effet, Bossuet **allégorise** la nature, afin de nous rendre plus frappante la nécessité qui nous tyrannise. Le **pronom indéfini** « tout » veut bien montrer cette loi inflexible qui est celle de la mortalité. La mort est comme une vocation, ainsi que le signifie le verbe « appelle ». Le moraliste ne parle plus de la naissance mais se focalise uniquement sur son sujet qui est la mort. Après le pronom « tout », **le singulier** « nature » peut surprendre mais la nature est le tout. La nature n'est pas douée de volonté et est encore moins Dieu mais alors pourquoi Bossuet l'**allégorise**-t-elle ? Sans doute veut-il nous donner à voir quelque chose qui resterait sinon abstrait. En effet, nous voyons la Nature comme une femme jalouse (« envieuse ») de réclamer son droit de propriété sur la matière. C'est **une première métaphore** d'un créancier sévère et de ses débiteurs que sont les hommes et tous les autres êtres sur terre d'ailleurs : « la nature, presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce ». Plutôt que l'expression « du bien qu'elle nous a fait », on aurait volontiers écrit : « du bien qu'elle nous a donné/ prêté ». **Le verbe** « déclare » et encore plus **le verbe** « fait

signifier » évoquent un créancier envoyant un huissier pour mettre en demeure de payer bientôt. **Le nom** « commerce » complète bien **la métaphore filée** du créancier.

Puis, Bossuet fait évoluer **l'image** : il nous présente **l'allégorie** de la nature sous **la métaphore** d'une potière, d'un artisan, qui a pris de la glaise pour façonner un objet puis recycle cette matière pour créer d'autres objets : « elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages ». L'homme est donc ici **comparé** à un objet, à un vase d'argile, image que l'on trouve déjà dans la bible, Dieu étant le potier. Ainsi dans le livre de Jérémie (18, 1-6) : « Parole du Seigneur adressée à Jérémie : 'Lève-toi, descends à la maison du potier ; là, je te ferai entendre mes paroles.' Je descendis donc à la maison du potier. Il était en train de travailler sur son tour. Le vase qu'il façonnait de sa main avec l'argile fut manqué. Alors il recommença, et il fit un autre vase, selon ce qu'il est bon de faire, aux yeux d'un potier. Alors la parole du Seigneur me fut adressée : 'Maison d'Israël, est-ce que je ne pourrais pas vous traiter comme fait ce potier ? – oracle du Seigneur. Oui, comme l'argile est dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main, maison d'Israël !' ». Ou déjà, dans le livre de la Genèse, au chapitre 2 : « Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant.

2. L. 7 à 16 : Mes actions ne sont presque rien. La vie humaine est comme un rôle théâtral

Autre motif de vanité après le corps, mes actions. Bossuet va prendre ici **la métaphore filée théâtrale**, si traditionnelle, pour rendre son propos plus percutant. L'histoire du monde est une très longue pièce dans laquelle les acteurs humains se succèdent. Seulement l'espace scénique n'est pas infini de sorte que la durée de jeu est limitée et la sortie de scène est définitive. Bossuet commence par décrire cette succession d'hommes sur le grand théâtre du monde : « Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » Il nous rend visible la pression exercée par les acteurs qui veulent entrer en scène sur ceux qui y sont déjà. En effet **les verbes** « naissent », « croissent », « s'avancent », « pousser de l'épaule » forment **une gradation** : l'éclosion, la poussée verticale puis horizontale et l'éjection de ceux qui gênent cette croissance, comme sur un banc trop plein. Il fait parler dans le vocabulaire du théâtre ces nouveaux acteurs pour qui est venu le « tour » de jouer leur scène. **La périphrase** « cette recrue continuelle du genre humain », paradoxalement, déshumanise « les enfants qui naissent », en les présentant, au singulier, comme une masse informe. De plus, **le déterminant démonstratif** est quelque peu péjoratif ici.

Le prédicateur poursuit **la métaphore filée** du « spectacle » théâtral, mais en l'appliquant directement à lui et à ses auditeurs, comme le montre **le pronom personnel** « nous » : « Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle ». Nous sommes les acteurs actuels mais nous avons succédé à d'autres acteurs et nous précéderons d'autres acteurs encore. Il dégonfle ainsi la vanité de ses auditeurs qui pourraient se glorifier de leur prestation théâtrale. Notons que le verbe « passer » est **polysémique** : il signifie « faire un passage », ici sur scène, mais il a aussi le sens de « mourir ». La phrase de Bossuet est fascinante car, en très peu de mots, il évoque quatre générations au moins d'acteurs. Il montre également, dans cette phrase, que cette loi de succession sans retour possible est valable pour tous sans exception, comme le souligne **le chiasme** (passer/d'autres// d'autres/ passer). De plus, la pièce jouée n'a rien

d'original ainsi que le montre **le déterminant adjectif indéfini** « même ». Mais puisqu'il y a spectacle, qui sont les spectateurs ? Dieu, les anges et ceux qui sont sortis de scène.

Puis, Bossuet, en bon orateur, **repose sa question** initiale, afin de la rappeler (« encore une fois ») à un auditeur distrait : « Ô Dieu ! Encore une fois, qu'est-ce que de nous ? » Encore une fois, il **apostrophe** Dieu, comme pour une prière. Viennent en réponse deux phrases construites selon **un parallélisme : une conditionnelle** puis **une proposition principale exclamative**. Ces deux phrases parallèles montrent de manière saisissante que le futur (« devant moi ») comme le passé (« en arrière ») sont deux infinis où je suis néant. Finalement, le présent où je suis est bien mince entre deux infinis, comme il le dira juste après. Pour que cette considération marque ses auditeurs et les fasse réfléchir sur la vanité de leurs actions, il donne **un aspect concret** grâce aux **verbes de sensation visuelle** « si je jette la vue » et « si je la retourne ». Il donne à voir les deux abîmes entre lesquelles je vis et cette vue est source d'effroi métaphysique (« effroyable »). Notons aussi **le présent de l'indicatif** qui donne une actualité à sa remarque. **La phrase exclamative** qui suit ces **deux phrases parallèles** (le passé et le futur) montre le présent où j'existe, un présent dérisoire : on sent un rire sombre derrière **cette exclamation** devant la comédie humaine de la vanité. **La conjonction de coordination** « et » participe d'ailleurs à **cette ironie** en cachant **euphémiquement** un « mais » un peu rude. Le prédicateur crée **une antithèse maximale** entre « peu de place » et « dans cet abîme immense », qu'il rend là encore présent par **le déterminant démonstratif** qui le désigne à notre vue. Il développe ensuite cette dernière phrase en regardant la vie humaine ou plutôt le seul instant où j'existe car, dans le passé, je ne suis plus, tandis que, dans le présent, je ne suis pas encore. Ce présent où j'existe est donc infime car aussitôt vécu, aussitôt fini. « Je ne suis rien » : voilà la **réponse concise à sa question** mais elle semble **paradoxe** d'où la suite qui le résout. Certes, j'existe bien mais « un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ». C'est comme 99, 99% qui est pour ainsi dire équivalent à 100% ou 0,01 qui est équivalent à 0%. **La métaphore théâtrale** que l'on avait un peu perdu de vue revient alors : « on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre ». L'homme est un acteur qui n'a pas choisi de jouer mais un auteur l'a envoyé sur scène. Ce dernier est désigné par **le pronom indéfini** « on », un pronom anonyme et froid, qui ne renvoie pas à une personne précise. Est-ce la fatalité aveugle ? Pour Bossuet, il s'agit bien sûr de Dieu mais il ne pouvait le désigner ici car nous sommes dans **la métaphore**. Bossuet veut rabaisser l'orgueil des grands de ce monde qui l'écoutent en leur disant qu'ils ne sont que des figurants, donc des acteurs de second plan (« on ne m'a envoyé que pour faire nombre ») et il se corrige même (**épanorthose**) : vous êtes des figurants inutiles et même embarrassants : « encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre ». Nul n'est indispensable et j'aurais pu rester en coulisse : un propos particulièrement osé quand on pense qu'il est prononcé devant le roi Louis XIV et sa cour.

3. L. 17 à 23 : **Ma pensée n'est presque rien.** La vie humaine est comme un songe

Ma matière n'est presque rien car elle ne m'appartient pas ; mes actions ne sont aucunement nécessaires à l'histoire de ce monde, comme le montre l'exclamative qui conclut ces considérations : « Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! » Mais Bossuet ne s'arrête pas là ; il en vient même à douter de nos pensées dans une gradation descendante : « si petite certainement et si peu considérable, qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe ». **L'adverbe** « certainement » est à prendre ici dans son sens fort. **Les deux adjectifs** soulignés par **l'adverbe d'intensité** « si » se renforcent. A noter que « considérable » signifie « digne de considération » et non « grand », ce qui créerait un pléonisme. Logiquement,

La suite de son sermon va être de reconstruire, en montrant que l'âme est immortelle, comme il l'annonce au début de son second point : « N'en doutons pas, chrétiens : quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort ; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente et que nous la portions dans notre sein ; toutefois, au milieu de cette matière et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque principe qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste et qui n'appréhende pas la corruption. » Le propos de notre texte peut sembler désespérant mais il ne faut certainement pas s'en arrêter là. Bossuet veut détruire -la vanité de l'homme » - pour mieux reconstruire.